

chacun réfléchisse. Il y en a bien peu ici qui n'aient une paille dans l'œil et qui n'aient un *mea culpa* à dire.

Que de gens se contentent de l'apparence, et croient savoir ce dont ils ignorent les premiers éléments ! Tel veut spéculer à la Bourse, qui ne sait seulement pas faire un compte ; tel aspire à faire fortune par la spéculation, et ignore la moindre notion du commerce ; tel veut être agriculteur, et n'a jamais étudié que dans les livres. Tel veut être auteur et aurait besoin d'apprendre la grammaire.

De là les mécomptes et les déceptions. Aussi, revenons à notre proverbe : à *chacun son métier*, et alors pourrions-nous ajouter : *les dettes seront bien payées*.

Ce qui advint à un homme que la pauvreté avait réduit à manger des cosses de pois.

Le comte Lucanor s'entretenait un jour avec son conseiller :

— Patronio, lui dit-il, je ne suis pas ingrat envers Dieu, je reconnais qu'il m'a traité mieux que je ne saurais le servir. Mes affaires vont assez bien et sont en situation honnête, mais il m'arrive parfois d'être en si grande gêne, faute d'argent, qu'en vérité j'aimerais mieux mourir que de vivre ainsi. Quel réconfort avez-vous à cela ?

— Seigneur comte, répondit Patronio, pour vous réconforter, quand pareille mésaventure vous afflige, il serait bon d'apprendre ce qui advint à deux hommes qui avaient été très-riches.

— Et qu'est-ce que c'est ? demanda le comte Lucanor.

— Seigneur comte, reprit Patronio, l'un de ces hommes tomba dans une misère si profonde que, n'ayant pas un denier vaillant, il se vit exposé à mourir de faim. Il eut beau aller de porte en porte, il ne put se procurer qu'une poignée de ces gros pois qu'on appelle lupius.

Le souvenir de son ancienne opulence lui revint alors à l'esprit, et, en se voyant réduit à manger des pois si grossiers et si rebutants, il ne put s'empêcher de pleurer à chaudes larmes. Cependant, tout en pleurant, il se mit à manger, et à mesure qu'il détachait les pois, il jetait la cosse derrière lui. Il continuait ainsi son repas et ses lamentations, lorsqu'il crut entendre quelqu'un ; il tourna la tête et vit un homme occupé à ramasser les cosses des lupius et à les dévorer.

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! répondit l'homme affamé, vous le voyez, je mange les cosses que vous jetez, et je suis trop heureux quand je puis en trouver, moi que pourtant vous avez connu plus riche que vous.

Lorsque celui qui mangeait les pois vit qu'un autre se contentait des cosses, il essuya ses pleurs. L'idée qu'il y avait un homme tombé de plus haut que lui dans une misère plus profonde et moins méritée adoucit son chagrin et lui rendit le courage. Il fit tant et si bien pour se tirer d'embarras, qu'avec l'aide de Dieu il y parvint, et depuis lors tout prospéra pour lui.

Et vous, seigneur comte Lucanor, rappelez-vous qu'il n'y a pas d'homme sur terre qui ait tout à loisir et désir. Telle est la volonté de Dieu, notre maître suprême. Rendez-lui grâce d'être puissant et honoré, c'est à lui que vous le devez. L'embarras que vous éprouvez de temps en temps à l'endroit de l'escarcelle n'est pas chose qui doive vous jeter dans le désespoir : car, soyez-en sûr, il y a d'autres seigneurs de plus grands états que vous qui se tiendraient heureux de pouvoir payer leurs gens moins encore que vous ne payez les vôtres.

Le comte Lucanor goûta beaucoup le conseil de Patronio ; il reprit courage, s'aïda de son mieux, et bientôt, avec l'assistance du ciel, sortit de la gêne qui l'affligeait. Don Juan, estimant que l'exemple était bon à retenir, le fit écrire dans ce livre et composa deux vers qui disent ceci :

Garde au sein du malheur l'espérance et la foi,
Tout pauvre peut trouver un plus pauvre que soi.

LE MOIS DE MARIE.

Au souffle du printemps, la campagne fleurie
Semble se joindre à nous pour honorer Marie ;
Oh ! pendant ce beau mois, redisons chaque jour :
Marie est notre mère, aimons-la sans retour !...

Mais, au parfum des fleurs, à la riche parure,
L'oiseau de ses concerts mêle les chants joyeux ;
Et, suspendant son nid au bosquet de verdure,
Il exalte le nom de la Reine des cieux !

Déjà le nautonier, qui ne craint plus l'orage,
De l'Etoile des mers, protectrice du port,
Regarde, plein d'espoir, la douce et sainte image ;
Puis, s'abandonne aux flots en affrontant la mort !...

Le voyageur, au loin, tressaille d'allégresse ;
Du saint nom de Marie invoquant le secours,
Il compte sur l'effet de sa vive tendresse
Pour revoir le clocher qu'il aimera toujours...

L'infirme languissant sur son lit de souffrance,
Reçoit la guérison des plus longues douleurs ;
Et va, rempli de joie et de reconnaissance,
A l'autel de Marie, en y versant des pleurs...

Au milieu des combats que nous livre en ce monde
L'ennemi si jaloux du bonheur des élus,
Le chrétien résigné, dans une paix profonde,
Par la Vierge fidèle obtient tout de Jésus !...

Comme un ruisseau limpide au sein de la prairie
Roule son pur cristal avec rapidité,
Tel, hélas ! chaque jour du doux mois de Marie
S'écoule et nous conduit vers une éternité !...

Du moins, en s'éloignant, il laisse dans notre âme,
De l'amour maternel les touchants souvenirs,
Et, de son feu sacré, toujours l'ardente flamme,
En consumant nos cœurs, ranime nos soupirs...

L'abbé SIBON.

LA BOISSON.

Il résulte d'un travail récent que les excès de boissons tuent en Allemagne 40,000 individus par an.

En Russie on n'en compte que 10,000 ; en Belgique 4,000 ; en France 1,500.

Mais la nation qui l'emporte sur toutes les autres pour l'abus des boissons alcooliques, c'est l'Amérique : 300,000 personnes sont mortes aux Etats-Unis des suites de l'ivrognerie dans l'espace de huit années.

RECETTES.

Peinture à bon marché.—Délaissez de la chaux dans du lait écrémé au lieu d'eau, et servez-vous-en pour blanchir de la manière ordinaire : la couleur sera d'un beau drab.

Manière prompte d'éteindre le feu.—Lorsqu'on s'aperçoit que le feu a pris dans un conduit de cheminée, on doit aussitôt étendre sur l'âtre le bois allumé ainsi que la braise et jeter trois ou quatre poignées de fleur de soufre dessus ; on bouche immédiatement après le devant de la cheminée au moyen d'une boiserie, d'une table renversée, d'une porte ou d'un drap trempé d'eau que l'on applique sur cette ouverture aussi juste que possible, et la flamme cesse aussitôt, quelle que soit la violence du feu. Si le feu prend dans un tuyau de poêle, on ferme la petite porte ; le feu s'arrête au même instant.

Beurre frais.—Pour prolonger la conservation du beurre frais pendant plusieurs jours, on fait usage des procédés suivants : Le beurre, au sortir de la barette, est mis dans de l'eau très-fraîche, qui doit le recouvrir entièrement. L'eau soumise préalablement à l'ébullition puis refroidie est la meilleure, parce qu'elle ne contient pas d'air. En renouvelant l'eau tous les jours, si le beurre est de bonne qualité, il peut se conserver pendant une ou deux semaines, surtout en hiver, en le tenant dans un endroit frais.

CONFERENCE À ORLÉANS

par M. ANDRÉ, maître de forges à Couzances.

M. André, maître de forges dans la Meuse et président de la commission de la grande industrie dans l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, est venu faire, le 31 mars, une conférence à Orléans sur le régime corporatif. Depuis celle donnée, il y a quelques années dans notre cité, par le comte Albert de Mun, nous n'avions jamais entendu une parole aussi éloquente sur la question capitale de l'heure actuelle.

Aussi cette conférence, présentée sous la forme d'une simple conversation, a-t-elle été écoutée avec une religieuse attention par un auditoire d'élite, dans lequel nous avons remarqué plusieurs notabilités industrielles de notre cité.

Ces dernières, désireuses de s'instruire, ont, sur la demande du conférencier, posé quelques objections, auxquelles il a été victorieusement répondu.

Les applaudissements ont couvert la voix de M. André lorsqu'il a exposé, avec une émotion bien facile à comprendre, en quoi consistaient les devoirs des patrons envers les ouvriers, devoirs stricts, a-t-il ajouté, devoirs auxquels on ne peut se soustraire impunément.

Remercions aussi l'éminent chrétien d'avoir tracé avec fermeté les causes déterminantes de l'antagonisme entre les ouvriers et les patrons.

Entrons ici dans quelques détails, le sujet en vaut la peine.

Où le grand industriel est un bailleur de fonds inconnu de son personnel ouvrier, ou c'est un homme qui se contente d'exercer un certain patronage qui peut humilier l'ouvrier. Dans l'un et l'autre cas, le patron, avec des responsabilités différentes, fait fausse route, parce que *ici* il ne mérite d'avoir aucune autorité morale sur ses ouvriers qu'il ne connaît pas, et que *là*, avec les meilleures intentions, il absorbe trop la direction morale de l'usine, et ne ménage pas assez la dignité de la personnalité humaine chez l'ouvrier.

Donc, pour rétablir la paix sociale dans la grande industrie, le patron doit commencer par moraliser l'atelier, et surtout ne pas manquer d'associer quelques ouvriers à cette louable entreprise. Mais ce n'est pas tout. Il faut encore que l'usiner, et c'est un point capital, établisse dans son usine des associations économiques, telles que sociétés de secours, de retraites, économats ou banques populaires, lesquels établissements devront être administrés par les ouvriers eux-mêmes, avec la participation du patron ayant pour mission surtout de faire exécuter les statuts de ces associations consentis par les ouvriers. Dans cette organisation doit entrer un patrimoine corporatif formé et entretenu par des apports qui ne sortent pas de la bourse de l'ouvrier.

En somme, le pivot de cette nouvelle organisation repose sur le double principe fondamental de l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, savoir : rapprochement complet des classes, cimenté par un dévouement absolu et discret de la classe dirigeante à la classe ouvrière ; et ensuite respect de la dignité personnelle de l'ouvrier, en l'associant à la vie morale et effective de l'usine, et cela sans songer à vouloir résoudre la question brûlante de la participation aux bénéfices.

Le monde rationaliste s'imagine que la philanthropie est capable d'accomplir ce prodige de réforme. Erreur profonde. Les vertus naturelles ne suffisent pas pour inspirer à un homme la dose de dévouement nécessaire à l'heure présente pour émanciper le soldat du travail. Il faut que le catholicisme apporte sa sève pour cette émancipation, et alors, tôt ou tard, on réussit.

Ainsi ont précédé au Val-des-Bois, au Theil, à Annonay, à St. Chamond, à Couzances MM. Harmel, Pavin de la Farge, Rostaing, Thiollières et plusieurs autres qu'il serait trop long de nommer.

En écoutant cette parole claire, lucide, soutenue par l'éloquence du cœur, nous ne pouvions nous empêcher de penser aux révoltes de Monceau-les-Mines de l'année dernière et à celles plus récentes.